

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 18 (1880)
Heft: 21

Artikel: Origine de la langue allemande
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-185796>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

viserait de reprocher au torrent ses cailloux, ses écarts, ses bouillonnements ? L'avalanche entraîne avec elle les rochers, les maisons, les arbres brisés. C'est l'avalanche. Si elle se faisait ronde et douce, et mesurée et clémente, elle ne serait que la boule de neige. Il y a des taches au soleil. Le soleil n'en est pas moins la lumière et la chaleur. La terre produit des poisons, l'air apporte des miasmes, l'eau fait l'inondation, le feu fait l'incendie. Qui pense au poison en regardant le blé, aux miasmes en respirant la vie, à l'inondation en contemplant les grands horizons verts des pâturages et des forêts, à l'incendie en voyant la lumière ? Victor Hugo est un grand poète, un grand penseur, un grand artiste ; il est le plus grand génie lyrique de la France, peut-être du monde ; il est surtout une force de la nature.

Par l'œuvre de Victor Hugo, la critique est vaincue : de gré ou de force, elle doit déposer les armes. On ne juge pas l'homme de génie comme on juge un homme de talent. Ce n'est point un vain respect, c'est la raison même qui le veut. Là est l'erreur des jeunes gens qui, tout fiers encore de leur savoir, prennent leur bonne plume d'Aristarque pour reprocher à Victor Hugo, qui des incohérences, qui des enflures, qui un barbarisme, qui une construction bizarre. D'autres vont jusqu'à lui donner des conseils. Et ils font cela sans rire ! Sermonner l'ouragan ! Infliger des pensum à la forêt pour ses ronces et ses broussailles, donner la fêrûle à la montagne à cause de ses cavernes et de ses précipices ! Pour nous, quand nous lisons Victor Hugo, un seul sentiment nous possède, celui de l'admiration. »

Après avoir analysé les diverses parties de l'ouvrage et en avoir fait ressortir toutes les beautés, M. Houssaye cite le magnifique acte de foi, hymne sublime, qui termine le poème. Jamais, nous semble-t-il, la poésie n'a proclamé l'existence de Dieu en termes plus dignes et plus élevés :

Il est ! mais nul cri d'homme ou d'ange, nul effroi,
Nul amour, nulle bouche, humble, tendre ou superbe,
Ne peut balbutier distinctement ce verbe !
Il est ! Il est ! Il est ! Il est éperdument !

— Il est, puisque la femme

Berce l'enfant avec un chant mystérieux ;
Il est, puisque l'esprit frissonne curieux ;
Il est, puisque je vais le front haut ; puisqu'un maître,
Qui n'est pas lui, m'indigne, et n'a pas le droit d'être !
Il est, puisque César tremble devant Patmos ;
Il est, puisque c'est lui que je sens sous ces mots :
Idéal, Absolu, Devoir, Raison, Science.
Il est, puisqu'à ma faute il faut sa patience.
Puisque l'âme me sert quand l'appétit me nuit,
Puisqu'il faut un grand jour sur ma profonde nuit !
La pensée en montant vers lui devient géante.

Son rayon dore en nous ce que l'âme imagine.

Il est ! Il est ! Il est ! sans fin, sans origine,
Sans éclipse, sans nuit, sans repos, sans sommeil.

Les gros verres sur les petits.

Un pauvre ouvrier maçon, très consciencieux dans son travail et d'habitude très sobre, entraîné

par quelques camarades, s'était laissé aller à boire plusieurs petits verres d'eau-de-vie qui le mirent dans un état d'ébriété complète. Il s'en retournait faisant force zig-zags et cognant un mur par-ci par-là en longeant la rue du Pré, lorsqu'il rencontra un autre maçon aussi en goguette.

— Adieu, Joseph, lui dit ce dernier, viens, nous voulons boire un verre.

— Une autre fois, j'ai déjà trop bu... c'est assez comme ça pour aujourd'hui.

— Allons donc ! fit l'autre en le tirant par le bras. Je paie un demi-litre... que diantre !

La porte de la pinte voisine était ouverte. Ils firent trois pas et s'y installèrent. Et les demis-litres se succédèrent au point que le pauvre Joseph eut la plus grande peine à regagner son domicile.

— Eh ! s'écria sa femme confondue d'étonnement, qui peut t'avoir mis dans un état pareil ?...

— Lai... lai... laisse-moi... je suis bien malade.

Quand la tête alla mieux, quand l'estomac fut un peu libre, Joseph se souvenant qu'il avait commencé par des petits verres et fini par des grands, poussa un soupir d'angoisse et s'écria en bon et vrai maçon qu'il était, en homme convaincu qu'il faut toujours bâtir sur des bases solides :

— Ah ! je savais bien que ce *raguillage* ne pourrait pas tenir !

Origine de la langue allemande.

Nous n'avons nullement l'intention de faire ici une méchante plaisanterie à l'adresse de nos chers confédérés de la Suisse allemande, mais nous ne pouvons nous empêcher de reproduire cette curieuse boutade donnée par un journal de Naples, persuadés qu'ils s'en amuseront comme nous :

« Nous avons appris dès l'âge le plus tendre que les langues tirent leur origine de la tour de Babel, la tour de la confusion.

» La tour titanique était déjà arrivée à son premier étage, quand un maçon qui avait besoin de briques cria à un manœuvre qui flânait au pied de la muraille : — Monte-moi des briques ! *e presto, pigro !*

» Le manœuvre qui commençait à confondre les mots remplit un baquet de mortier au lieu de briques, et le hissa au moyen d'un treuil. Quand le baquet fut arrivé à la hauteur du maçon :

— « *Stop !* » s'écria celui-ci, qui commençait déjà à parler anglais.

» En s'apercevant de l'erreur commise, le maçon entra dans une grande fureur, et apercevant le manœuvre qui le regardait bêtement d'en bas la bouche béante, il prit une grosse truellée de mortier et la lança juste dans le gosier du malheureux.

» Celui-ci, après bien des efforts et des contorsions, put articuler quelques sons rauques, broyant des consonnes, étouffant des voyelles..... Enfin, il

put s'écrier : *Der Teufel ! Sacrament !*... Il parlait allemand !

» On accourut à son secours, on déblaya, comme on le put, sa bouche et sa gorge, mais on ne put rien changer aux sons cavernaux et gutturaux qui s'en échappaient.

» La langue allemande était née. »

Une indiscretion.

II.

Pendant que mon imagination était ainsi en éveil et que ma curiosité se livrait à un travail subtil d'investigation rétrospective, mes regards rencontrèrent une lettre que ma mère avait oubliée sur la cheminée du salon ; je l'examinai, elle était décachetée et l'enveloppe portait le timbre du bureau de poste de la Pelletrie.

Une violente tentation m'assaillit et je fus prise du vif désir de lire cette lettre qui devait, je n'en doutais pas, renfermer de précieux éclaircissements. Je lutai d'abord et m'éloignai pour ne pas charger ma conscience d'une honteuse indiscretion. Mais je ne pouvais détacher mes regards de la lettre, elle exerçait sur moi une attraction irrésistible. Justement en ce moment un rayon de soleil tombait sur l'enveloppe satinée ; il me semblait qu'elle me sollicitait, j'étais comme fascinée ; je comprends le charme que les serpents exercent sur les oiseaux c'était sous l'empire d'une obsession analogue que je repris instinctivement la direction de la cheminée. La fatale missive était sous ma main, je n'y tins plus et la saisissant entre mes doigts tremblants, je l'ouvris ; elle était ainsi conçue :

« Chère dame,

« Le projet dont je vous ai parlé me tient de jour en jour plus vivement au cœur. Les délais pèsent horriblement à mon anxiété ; j'ai hâte d'arriver à une solution ; permettez-moi de compter sur vous pour hâter l'heureux moment où je pourrai considérer comme ma femme celle qui absorbe toutes mes pensées. Ce sera un nouveau titre à la reconnaissance de votre respectueux

FERNAND. »

J'entendis alors du bruit dans l'anti-chambre, je remis précipitamment la lettre sur la cheminée et m'enfuis du salon comme un voleur qui craint d'être surpris.

Il y avait dans le jardin un endroit où j'aimais à aller tenir conseil avec moi-même. C'était une tonnelle de glycines, de bignoias, de chèvrefeuilles et autres plantes grimpantes alors dans la splendeur de leur floraison. C'est là que j'allai me recueillir. Les pénétrantes senteurs des orangers et des jasmins y arrivaient apportées par la brise, un brillant soleil de printemps colorait les fleurs du parterre ; au loin la rivière apparaissait comme un ruban d'argent scintillant dans un cadre d'émeraude.

Mon cœur battait avec force, j'étais émue et troublée ; une foule de sentiments contradictoires se pressaient en moi ; j'essayai de m'interroger, je n'avais jamais aimé Fernand ; cette affection absorbante dont sa lettre portait témoignage pour celle dont il désirait la main, je ne l'avais jamais connue, et cependant j'étais heureuse, mon orgueil s'applaudissait de voir capituler devant moi ce fier jeune homme dont la froideur m'avait si souvent froissée. La perplexité me reprenait, je savais bien que si dans les préliminaires, on ne me consultait pas, on ne disposerait pas de moi sans mon adhésion ; j'aurais alors à me prononcer ; dans quel sens ? Je ne le savais pas encore ; et j'en revenais toujours à cette conclusion : il faut le voir venir, il faut attendre les explications, réservons notre réponse.

Je croyais que ma mère s'ouvrirait à moi, il n'en fut rien ; seulement, comme je remarquais que le tapissier était venu pour rafraîchir le mobilier du salon, qu'on disposait tout pour lui donner une parure nouvelle, et que j'en exprimais mon étonnement :

— Je crois, en effet, me dit-elle, qu'il y aura bientôt du nouveau ici.

Je voulus insister.

— Tu le sauras bientôt, ajouta-t-elle, je ne suis pas encore autorisée à parler.

Quelques jours après, une voiture amena au château ma cousine Isabelle qui, orpheline de bonne heure, vivait à quelque distance chez de vieux parents. Vous la connaissez, vous savez ce qu'il y a en elle d'ingulgente bonté, d'ingénieuse délicatesse ; elle était au moins aussi belle que moi, mais d'une beauté différente ; j'avais plus d'éclat, elle une expression plus sympathique ; modestement je me comparais à la rose, je la comparais à la violette. La simplicité de ses manières, son caractère aimable et ouvert, sa gaieté communicative lui conciliaient l'affection de tous ceux qui l'approchaient. J'en aurais été jalouse si l'orgueil ne m'avait protégée contre ce vilain sentiment. Toutefois je ne pouvais me défendre d'une impression qui s'en rapprochait, à la pensée du triomphe que j'obtenais.

— Tu sais ce dont il s'agit ; lui dis-je.

— Je m'en doute un peu, répondit-elle en souriant.

— Je te disais bien que tu ne te rendais pas compte de la réalité.

— Je ne te comprends pas.

— Eh bien ! tu comprendras plus tard.

J'étais blessée de sa réserve, de l'expression d'étonnement avec laquelle elle me regardait. Son arrivée, les bagages dont elle était accompagnée et qui annonçaient un séjour assez prolongé à la maison, d'autres circonstances encore me persuadaient qu'elle était au courant de ce qui se préparait et même qu'on lui avait réservé un rôle. Sa surprise était-elle simulée ? Si elle ne l'était pas, pourquoi ne cherchait-elle pas à m'éclairer ? J'en conclus qu'elle était sous une impression de dépit qu'elle ne pouvait dominer. Puisqu'elle se tenait sur la défensive, je l'imitai, il en résulta une certaine contrainte dans nos rapports ; je remarquais parfois les regards pleins de tristesse et de doux reproches qu'elle attachait sur moi, je feignais de n'y pas prendre garde.

La fin au prochain numéro.

Lè Tserdignolets à la fita dè la St-Laureint.

(Patois de Chardonne).

Lâi a dza on bi port d'ans, cinq gaillards dè pè contrè Tserdena sè mettiront ein tita d'allô fèrè on toi dè l'autro coté dau lè po vairè la fita dè la St-Laureint, iô l'est qu'on lâi hô quemeint dâi pertes, iô on lâi medzè à rebouille-moi dau quegnu à la drâtse et surtot iô on lâi pau bliossi dâi ballès gaupès qu'ont le diablo apri lè valets ; et l'est cein que faillô à dou dè elliau cocardièrs.

Onna demeindze matin, don, *Tot-rion, Trambin, Pailo au Fifre*, ion dâi *Rats* et *Six-pouces*, bin ajustô dein lieu ballès vestes dè futanna, traçont avau Vevô, vont au fond dè la pliace dau martsî, demandont 'na liquietta à monsu Boulénaz po traversô la golhie et sè mettont ein route, que s'ein terivont pô pi tant mau. L'arrevont à St-Gingo et hardi la ribotte ! s'ein fottont pè lè pottès quemin dâi z'Autrichieins ; *Tot-rion, Trambin* et *Pailo*, queminçont à tsantô :

« Ma chère amie Jeannoton

Qui me fait branler le menton... etc.

tandi que le *Rat* et *Six-pouces* vont coennô avoué lè megnattès, que risquent dè sè fèrè ecliciaffô le moi pè lè Savoyâ. Mô n'est pas lo tot dè sè soulô et dè couennô ; tota fita dâi avô 'na fin et faillô mouzi à sè reinmourdzi su le lé. L'uront 'na terrible sacossa po retraversi, et se le *Rat* n'avâi pô êtô on solido luron, l'êtient ti fôtus, kâ ein approtseîn dè Vevô, atèque ci bougro dè dzoran que queminçè à socliô et le lé sè met à barbotô qu'on